

Amok et opium

Ami-Jacques Rapin, juillet 2010

Au début du XX^e siècle, les médecins qui considèrent que l'amok procède de la consommation excessive d'opium ne font plus école. Si le docteur Auguste Armand Marie affirme encore, en 1907, que « l'automatisme ambulatoire inconscient combiné à l'impulsion homicide » que constitue l'amok « résulte de l'empoisonnement par l'opium et le hachisch combinés » (*Mysticisme et folie*, p. 302), les auteurs du *Diagnostic et séméiologie des maladies tropicales* publié en 1905 (p. 413) excluent en revanche de manière catégorique une telle éventualité. Robert Wurtz et André Thiroux classent l'amok parmi les troubles nerveux et en établissent les manifestations de la manière suivante :

L'amok des Malais est une psychose mal connue, caractérisée par un délire furieux pendant lequel le malade, le criss à la main, parcourt les rues d'une ville ou d'un village, entrant dans les cases et tuant tout ce qu'il rencontre, jusqu'à ce qu'on l'ait empêché de nuire, ou qu'il se soit tué lui-même. On observe cette véspanie non seulement en Malaisie, mais aux Indes anglaises, en Arabie et en Afrique (Soudan, Nubie). Elle est spéciale au sexe masculin, et il est tout à fait exceptionnel de l'observer chez la femme. Elle est précédée par des prodromes qui consistent en tristesse, stupeur, abandon des occupations habituelles, perte des facultés intellectuelles et de la mémoire. Le malade répond à peine aux questions, mais ses réponses sont correctes ; il est sombre et préoccupé. Immédiatement avant l'accès, il a des visions rouges ou noires, il a des vertiges, puis il perd complètement la mémoire. A la période paroxystique de la maladie succède un état soporeux, ou un sommeil profond, durant plusieurs jours. Les causes occasionnelles et la nature de cette véspanie sont inconnues ; ni l'opium ni l'alcool ne sont à incriminer.

L'approche du phénomène se fait plus rigoureuse. Néanmoins il garde tout son mystère et pose apparemment de gros problèmes du point de vue son appréhension.

Wurtz et Thiroux semblent hésiter entre une approche consistant à définir l'amok comme une forme d'aliénation mentale et une approche concevant le comportement meurtrier en tant que symptôme d'une psychose. Une telle hésitation s'explique simplement par l'impossibilité de déterminer les causes et la nature exacte de la « vésanie ».

Un autre problème réside dans la catégorisation même du comportement. S'il est évident que les deux médecins ne s'intéressent qu'aux manifestations de « l'amok solitaire », approche somme toute légitime, ils ne tiennent toutefois pas compte de toute la complexité des cas classés dans cette catégorie. L'identification de symptômes avant-coureurs est certes dans la logique d'une démarche sémiologique, et lui donne une apparence de rigueur, mais les prodromes mentionnés sont loin de se manifester systématiquement. Dans un même ordre d'idée, l'amnésie et l'état soporeux, après l'acte, s'observent parfois chez les quelques-uns qui ont « couru l'amok » et ont survécu à leur course meurtrière, mais il est difficile de faire la moindre observation sur la plupart des sujets, si ce n'est sur leur cadavre.

Bref, en écartant l'opium en tant que cause de l'amok, les deux médecins sont dans le vrai, mais ils se privent d'une explication facile et ouvrent la porte à de nouveaux problèmes et de nouvelles interrogations.

L'incrimination de l'opium en tant que cause de l'amok est assurément fallacieuse, mais elle a rencontré beaucoup de succès durant plusieurs siècles et s'inscrit parfaitement dans l'idée de Thomas Kiefer (*Bijdragen tot de taal-, Land- en Volkenkunde*, vol. 129, 1973) selon laquelle les représentations de l'amok, chez les Occidentaux, nous en disent beaucoup plus sur ces derniers que sur le monde malais.

L'une des premières associations de « l'amok solitaire » et de l'opium est apparue sous la plume de Wouter Schouten. Dans son *Oost-Indische voyage* (Voyage aux Indes orientales), il relate une exécution particulièrement cruelle à laquelle il avait assisté à Batavia en 1659, et qu'il expliquait par les circonstances suivantes :

La cause de ce cruel supplice était qu'ayant, au mépris des défenses, mangé de l'amphioen, amphioum ou opium, suivant la pernicieuse coutume des Indiens, il [le supplicié] était entré en fureur et avait crié Amock ou Amack, c'est-à-dire qu'il massacrait tous ceux qu'il trouverait dans les rues et qui ne se sauveraient pas par la fuite. Dans cette rage, il avait tué cinq hommes. [...] Les Indiens sont tellement entêtés de l'usage de l'opium que rien n'est capable de les empêcher d'en prendre jusqu'à l'excès et par conséquent de tomber en frénésie. Ce dernier, de l'exécution duquel je viens de parler, était déjà le troisième qui avait crié Amock depuis que j'étais à Batavia et qui avait péri sur un échafaud.

Les principaux éléments de la relation de causalité entre la consommation de la substance psychotrope et le comportement de folie meurtrière, défini comme l'amok, sont introduits par le récit de Schouten. On les retrouve dans des récits de voyage ultérieurs avec quelques nouvelles adjonctions. Au début du XVIII^e siècle, Daniel Baeckman, dans son *Voyage to and from the Island of Borneo*, ne se réfère plus à l'opiophagie, mais à l'opium fumé sous forme de *madak* (mélange de tabac et d'opium) lorsqu'il précise que les habitants de l'île, contrairement aux Javanais, ne le consommaient pas à l'excès au point de se livrer à « l'amok », comportement consistant à courir furieusement dans les rues, le *kriss* ou le poignard tiré, en tuant tout ceux rencontrés. Dans les années 1770, Carl Peter Thunberg précisait que, à Java, le premier passant était autorisé à tuer celui qui courrait en criant amok ! amok !, après avoir fumé une trop grande quantité d'opium (*Voyages de C.P. Thunberg, au Japon, par le cap de Bonne-Espérance*, vol. 2, 1796).

Parmi les récits qui ont le plus concouru à populariser l'association de l'opium et de l'amok, on peut citer ceux de James Cook et d'Auguste de Molins. Le premier s'y réfère à l'occasion d'une escale à Batavia en décembre 1770 (inutile de chercher le passage dans la version abrégée de la relation de voyages publiée par La Découverte, il faut se rapporter au texte intégral). Quant au second, il publiait en 1864 dans *Le Tour du Monde* le récit d'un voyage à Java, illustré de magnifiques dessins, dont un représentant l'*amock* ou « effet de l'opium sur les Malais ». C'est d'ailleurs le dessin que John C. Spores a choisi pour illustrer la couverture de son étude historique consacrée à l'amok (*Running Amok: An Historical Inquiry*, 1988).

Dès la fin du XVIII^e siècle, William Marsden remettait cependant en question le bien-fondé de l'association entre opium et amok dans son *History of Sumatra* :

Il faut sans doute ranger cette assertion parmi tant d'autres erreurs dont des voyageurs aimant le merveilleux ont inondé le monde ; et il y a tout lieu de croire que les furieuses querelles, les assassinats désespérés et les attaques sanguinaires auxquels on dit que l'usage de l'opium donne naissance ne lui ont été attribués que sur de fausses notions, adoptées d'abord par l'ignorance et soutenues ensuite sans examen, quoiqu'elles n'aient point de fondement solide.

Dans son *Coup d'oeil sur l'île de Java* publié en 1830, le comte Hogendorp émettait une même considération en affirmant que, lorsqu'il était en fonction dans l'île, il n'avait « pas vu le cas où ces excès [l'amok] auraient pu être attribués aux suites de l'opium ».

Malgré ces avis autorisés, il était manifestement difficile pour les voyageurs et les lecteurs occidentaux de dissocier la drogue de l'amok. A cet égard, la traduction française de l'ouvrage de Marsden est très révélatrice, puisque le traducteur s'est cru obligé d'ajouter une note qui contient la précision suivante :

Quant à l'opium pris en fumée, il n'est pas douteux qu'il ne soit extrêmement nuisible et il est sûr qu'il occasionne quelquefois une frénésie très dangereuse qui porte les malheureux qui en sont atteints à courir dans les rues, un poignard à la main, et à tuer indistinctement tous ceux qui se rencontrent sur leur passage. La fureur de ces forcenés est si violente et si aveugle que rien ne les arrête et qu'ils s'enfilent eux-mêmes en se précipitant sur les lances de ceux qui les poursuivent, dans l'intention de les percer. C'est ce qui m'a été confirmé par un homme digne de foi qui a longtemps résidé dans l'île de Java.

Comme l'a établi Marsden, le mythe procédait de l'ignorance, en l'occurrence des effets de l'opium qui n'est ni un perturbateur ni un stimulant du système nerveux central. Pourtant, l'association de la substance et de l'amok n'était pas fortuite.

C'est encore Marsden (*Histoire de Sumatra, dans laquelle on traite du Gouvernement, du Commerce, des Arts, des Loix, des Coutumes & des Moeurs des Habitans, ..., 1788*) qui a saisi que l'origine de la confusion était vraisemblablement liée à la consommation de l'opium dans le contexte particulier des pratiques guerrières des populations de l'Inde et de l'Insulinde : « Il est vrai que lorsque les Malais ont quelque entreprise hardie à exécuter pendant la guerre, ils se fortifient en fumant un peu d'opium afin de se rendre insensible au danger. »

Nicolas Gervaise (*Description historique du Royaume de Macaçar, 1700*) le relevait déjà à la fin du XVII^e siècle lorsqu'il indiquait que les « Macaçarais [les habitants des Célèbes] et les Malais ont accoutumés d'en fumer [l'opium] avec le tabac, environ la grosseur d'une tête d'épingle, avant d'aller au combat, cela les échauffe, leur donne du courage et les empêche même de sentir les coups ». Le prêtre des Missions étrangères ne se référait pas explicitement à l'amok ; mais, à la même époque, John Nieuhoff (*Voyage and Travels Into Brazil and the East-Indies: 1640-1649*, vol. 2, 1732) le faisait en notant qu'une caste guerrière du Malabar comprenait une élite qui combattait furieusement l'ennemi en se précipitant follement à l'attaque sans prendre garde au danger, cette témérité étant attribuée à l'usage excessif de l'opium (*amfion* dans le récit du voyageur hollandais).

L'ingénieuse hypothèse de John C Spore selon laquelle l'amok solitaire tirerait son origine de l'amok martial, c'est-à-dire d'une tactique de combat

utilisée en Inde et en Insulinde, aurait donc un corollaire : l'usage de l'opium chez les guerriers de la région aurait été indûment transposé en tant que facteur causal pour expliquer des déchaînements meurtriers de violences individuelles. L'analogie n'était pas totalement absurde pour ceux qui ne connaissaient pas les réels effets de l'opium et ne parvenaient pas à s'expliquer un comportement apparemment aberrant. Mais c'est encore une fois Marsden qui a mis en évidence la fragilité de l'analogie : dans un cas, la résolution meurtrière précédait la consommation de l'opium ; dans l'autre, c'était l'ivresse meurtrière qui était censée être la conséquence de l'usage de la drogue.

D'autres exemples dans lesquels l'opium ne saurait être mis en cause abondent, non sans poser un nouveau problème qui relève de l'extension de la notion d'amok.

Dans ce qui est la meilleure étude consacrée au *parang sabil* (l'action réalisée par ceux que les Espagnols nommaient *los juramentados*, et non pas les épopées qui y sont relatives), Thomas Kiefer (*Bijdragen tot de taal, Land- en Volkenkunde*, vol. 129, 1973) note que les Espagnols ont créé le mythe selon lequel cette forme de djihad de la partie méridionale de l'archipel philippin s'assimilait à la pratique de l'amok.

Kiefer a assurément raison si l'on considère la notion d'amok dans le sens spécifique d'un comportement aberrant consistant à tuer de manière indiscriminée, et sans raison apparente, toute personne se trouvant sur la route d'un forcené saisi de folie meurtrière. Toutefois, « amok » a également une signification plus générale qui n'est pas incompatible avec les attaques auto-sacrificielles des *juramentados*. En effet, Marsden dans son *Dictionary of Malayan Language* définit également l'amok comme une attaque conduite avec une résolution désespérée, définition qui peut s'appliquer à une méthode de combat.

Dans la plupart des récits qui associent l'amok aux attaques des *juramentados*, l'utilisation de la première de ces notions n'implique nullement l'existence d'un accès soudain de folie meurtrière. D'ailleurs, la notion même de *juramentados* (ceux qui ont prêté serment) renvoie à l'idée d'une planification de l'attaque, d'une intention délibérée s'inscrivant dans une visée collective, même si l'action peut être individuelle. Lorsque des auteurs tels que Worcester (*The Philippine, Past and Present*), Landor (*Everywhere: The Memoirs of an Explorer*, vol. 2), Foreman (*The Philippine Islands*) ou Stuntz (*The Philippines and the Far East*) se réfèrent à l'amok pour caractériser l'action des *juramentados*, ils décrivent la séquence de l'action en tant que telle, indépendamment de ses motivations, de sa préparation ou du caractère plus ou moins ciblé de ses victimes.

Autrement dit, l'expression « courir l'amok » (en l'occurrence *running amok*) dénote dans les récits considérés le déroulement de la course meurtrière sans nécessairement connoter la démence.

A cet égard, le cas du sultanat de Sulu est intéressant dans la mesure où il met en évidence le lien entre ce que John Spores a nommé « l'amok martial » et « l'amok solitaire ». Initialement, les *juramentados* sont des combattants qui recourent aux attaques auto-sacrificielles en tant que tactique dans la lutte qui les oppose aux Espagnols. Le récit suivant, tiré du *Voyage aux Philippines* de Joseph Montano, en offre un bon exemple (*Le Tour du Monde. Nouveau Journal des Voyages*, 1884).

Débarquant à Jolo en novembre 1879, Montano est informé de la perspective imminente d'une attaque de *juramentados*. Son informateur, un capitaine de l'armée espagnole, l'initie sommairement à la préparation des candidats à l'attaque auto-sacrificielle :

Dès que les misérables atteignent le nombre voulu, ils sont réunis et soumis par d'experts *panditas* [leaders spirituels] à un entraînement bien réglé. Alors commencent les jeûnes, les courses vagabondes dans les forêts désertes, les prières sur les tombes des *juramentados* défunts et, à la clarté fascinatrice de la lune, les longues prédications qui détaillent en termes brûlants les jouissances du paradis de Mahomet ; quand les sujets sont arrivés à un degré d'excitation suffisant, mais alors seulement, on les lance sur la ville espagnole.

L'attaque proprement dite intervient le 23 novembre, le narrateur en étant le témoin direct :

[...] Ce matin à huit heures, me trouvant sur la place du marché, j'entends quelques coups de fusil ; puis des cris confus, puis plus rien, un silence de mort ; le marché se vide en un clin d'œil et je suis seul sur la place déserte, à quelques pas de deux factionnaires qui s'adossent à une case en armant leurs remingtons. A ce moment une femme accourt échevelée, suivie d'un Soulouan sale comme un peigne, et tellement pâle qu'il paraît vert ; il tient à sa main un kriss dégouttant de sang. La femme me crie ; *los juramentados* ! et, lancée comme un boulet de canon, me renverse en passant ; deux coups de feu partent au-dessus de ma tête, je me relève et vois tomber le *juramentado* atteint à la poitrine ; mais il se relève à son tour et s'élance, le kriss levé, sur les factionnaires ; transpercé par une baïonnette, il se tient encore debout, essayant d'atteindre le soldat qui le maintient au bout de son fusil ; l'autre factionnaire recharge son arme et abat définitivement cet enragé. Une grêle de coups de fusil éclate de tous côtés ; en passant dans la grand'rue, je vois quelques hommes gisant dans une mare de sang ; au milieu de la chaussée, trois *juramentados*, le front haut, le kriss levé, s'avancent résolument à la rencontre d'un peloton de soldats disciplinaires. Les remingtons s'abaissent ; quand la fumée du feu de peloton est dissipée, les trois *juramentados* sont étendus en ligne, la face contre terre. Enfin, nous sommes délivrés de nos agresseurs. [...] Nous voici au milieu des morts et des blessés ; les *juramentados* ont fait quinze victimes. [...] Les *juramentados*, au nombre de onze, s'étaient divisés en trois groupes séparés par quelques pas ; ils portaient des bottes de fourrage et des canas [bambou], où ils avaient caché leurs armes. Deux d'entre eux se présentent d'abord à la

porte ; au moment où les factionnaires se penchent pour visiter les canas, tous les *juramentados* à la fois tirent leurs kriss ; un des factionnaires est tué raide ; son camarade, sous une pluie de coups, a encore la force de faire feu ; il tue un des agresseurs, les autres passent comme un torrent et se répandent au hasard de la ville.

Dans le cas observé par Montano, les *juramentados* recourent à une tactique qui leur permet d'atteindre les Espagnols solidement retranchés dans une ville soigneusement gardée. Comme le note le naturaliste et anthropologue français, il s'agit bien d'une attaque auto-sacrificielle, puisque les assaillants savent pertinemment qu'ils courent à une mort certaine une fois entrés dans un lieu dont ils ne pourront s'échapper.

Le nombre de conjurés impliqués dans l'attaque, leur *modus operandi*, indiquent qu'il s'agit d'une forme intermédiaire (transitoire dans le cas philippin ?) entre l'amok martial et l'amok solitaire. On peut, si l'on veut, considérer que les *juramentados* ne courent pas réellement l'amok, puisqu'ils pratiquent le djihad (c'est aussi la position de Gerard Rixhon, « Level of discourse in the Tausug *parang sabil* epic », qui partage le point de vue de Kiefer) ; si une telle conception peut se défendre, il importe cependant de comprendre qu'elle repose sur une définition partielle de l'amok.

Dans son *Dictionary of Malayan Language*, Marsden définissait l'amok (*amuk*) comme un engagement furieux dans une bataille, une attaque résolue et forcenée, un élan meurtrier, insensé et indiscriminé dans le choix de ses victimes ; il ajoutait que le terme était également utilisé pour caractériser l'état de rage vicieuse d'un animal. C'était une bonne définition, fondée sur les différents usages du mot dans le monde malais.

Toutefois, un seul de ces référents fut généralement retenu par les Occidentaux qui séjournèrent dans l'archipel indonésien ou la péninsule malaise du XVII^e au début du XX^e siècle : la folie meurtrière de l'homme qui tue tout être qu'il trouve sur son chemin.

C'est dans ce sens que le mot a été popularisé par les récits de voyage de la période et qu'il devint l'un des rares termes malais assimilés par les langues occidentales. Entré dans les dictionnaires de langue, il est aujourd'hui également utilisé dans des usages métaphoriques, surtout en anglais, alors que son usage demeure très marginal en français (quoique le terme soit présent dans les dictionnaires).

Le comportement auquel se réfère le mot a longtemps été considéré comme une sorte de pathologie exotique, propre au monde malais, avant que des médecins ne remettent en question sa spécificité culturelle. En 1900, lors du

congrès des médecins des *Federated Malay States*, le docteur O'Connolly défendait déjà l'idée selon laquelle l'amok n'était pas spécifique à la « race malaise » (*The British Medical Journal*, Jun. 22, 1901). Plus récemment, un groupe de psychiatres américains a contesté la thèse largement répandue d'un *culture-specific syndrome* (*Journal of Forensic Sciences*, vol. 45, 2000).

Le sujet est à la fois passionnant et complexe : il se situe au carrefour de l'anthropologie, de l'histoire, de la médecine et de la criminologie, l'une de ses difficultés résidant dans le fait que les contours exacts du phénomène considéré ne sont pas précisément délimités par les auteurs qui s'attachent à l'analyser. En cela, le cas de l'amok renvoie à toutes les incertitudes qui entourent ces attentats apparemment privés qui affectent l'espace public.